

CE QUE LA PSYCHANALYSE APPORTE À LA PSYCHIATRIE

Réflexions sur les incidences du langage

Hélène L'HEUILLET

Les relations de la psychiatrie et de la psychanalyse sont aujourd'hui revenues au point d'incommunication qui était le leur au début de l'entreprise freudienne. À partir de ses entretiens avec Marcel Czermak, fondateur de l'école psychanalytique de l'hôpital Sainte-Anne, Hélène L'Heuillet revient sur les apports de la psychanalyse à la psychiatrie en montrant que la clinique découle de la prise en compte des effets du langage sur la psychè humaine.

*« Le détricotage va contre la vie,
le tricotage est effort pour faire exister la vie¹. »*

A lors que la deuxième partie du XX^e siècle avait vu le rapprochement de cette partie de la médecine qu'est la psychiatrie avec la technique freudienne d'exploration de l'inconscient, l'essor des neurosciences et les conséquences pharmaceutiques de celles-ci ont creusé un nouveau fossé. Il n'est pas question de nier l'importance du progrès de la connaissance du cerveau, ni de l'apparition des nouvelles générations de médicaments². Mais il est frappant que la nouvelle

1. Marcel Czermak, *Traverser la folie. Entretiens avec Hélène L'Heuillet*, Hermann, 2021, p. 200.

2. « Car on a quand même une câblerie électrique », *ibid.*, p. 53.

orientation de la psychiatrie qui en découle ait conduit à négliger, voire à critiquer, ce qui constitue l'originalité de la psychanalyse, à savoir la prise en compte du langage dans la relation aux patients et dans la structuration psychique. Pire, le nouveau scientisme issu du paradigme cognitiviste conduit à taxer d'occulte et d'irrationnel tout ce qui, dans la thérapeutique mais aussi dans l'étiologie et la clinique, relève de l'incidence du langage.

Le premier étonnement de Freud réside en effet dans la puissance du langage dans l'ordre humain, ainsi qu'il le dit au début des *Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1917) : « Par des paroles, un être humain peut en combler un autre de bonheur ou le pousser au désespoir ; par des paroles, un professeur transmet son savoir aux élèves ; par des paroles, l'orateur entraîne avec lui l'assemblée des auditeurs et détermine leurs jugements et décisions. Les paroles suscitent des affects et elles sont l'universel moyen par lequel les humains s'influencent les uns les autres³. » La prise en compte du langage est donc au centre de la cure analytique, cette *talking cure*, comme la nommait la patiente de Josef Breuer, Anna O⁴. Lacan a franchi un pas supplémentaire en tenant la structure langagière pour l'étoffe même de la *psychè* humaine. De même que Lévi-Strauss s'est appuyé sur la linguistique structurale de Roman Jakobson pour penser les structures de la parenté dans les sociétés dites archaïques et renouveler le champ de l'ethnologie, de même Lacan, s'inspirant de ce geste théorique, a échappé au paradigme thermodynamique freudien pour forger un modèle psychique en analogie avec la linguistique structurale, revenant même à la source de celle-ci chez Ferdinand de Saussure. L'enjeu, pour Lacan, résidait notamment dans la révision de la clinique des psychoses, insuffisante selon lui dans le cadre d'une psychanalyse seulement freudienne. Dans un livre d'entretiens paru récemment, un de ses élèves, Marcel Czermak, déploie les différents aspects de l'apport de la psychanalyse lacanienne à la psychiatrie⁵, en montrant que tout découle de l'incidence du langage sur la *psychè* humaine. En le suivant, on peut établir qu'une clinique ne peut se passer de mots, que les mots nous font, nous « tricotent », mais qu'ils peuvent aussi nous défaire, nous détricoter.

3. Sigmund Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse, 1915-1917* (1917), traduction de l'allemand (Autriche) par Fernand Cambon, préface de Jean-Bertrand Pontalis, Gallimard, [1999] 2010, « Folio essais », n° 528, p. 22.

4. Sigmund Freud et Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie* (1895), traduction d'Anne Berman, Presses universitaires de France, [1956] 1992, p. 30.

5. M. Czermak, *Traverser la folie*, op. cit.

Pas de clinique sans paroles

Quand la psychiatrie ne conçoit son efficacité que relativement à la prescription pharmaceutique, elle se trouve en fait singulièrement utopique et génère souvent des situations intenable, voire violentes. En effet, la condition expresse de cette efficacité réside dans la prise des médicaments. Mais comment s'en assurer ? Les médicaments ne s'ingèrent pas tout seuls. La problématique est vieille comme la philosophie. Dans le *Gorgias*, c'est cet exemple que prend le sophiste pour témoigner de la supériorité de la rhétorique sur la médecine⁶. Et, si on peut, comme Platon dans le *Phèdre*, définir la juste rhétorique comme celle qui repose sur une connaissance de l'âme⁷ analogue à la connaissance du corps que détient le médecin, alors la prise de médicaments n'est possible qu'à condition que soient pensés les effets de la prescription sur le psychisme de celui qui la reçoit. Marcel Czermak rappelle que Georges Daumezon, dans le service de qui il débuta à l'hôpital Sainte-Anne, lui recommandait, quand il rédigeait une ordonnance, de ne pas écrire « Je prescris » mais « Je conseille⁸ ». Le problème des médicaments ne réside en effet pas seulement dans le défaut de prise causé par l'oubli, la difficulté de rythmer ses journées sur eux ou le vol (dans le cas des sans-abri), mais aussi dans l'excès. La confiance dans le médecin peut en effet conduire un patient soucieux de lui faire plaisir à s'hypermédicamenter ou à s'acquitter en une seule fois de toute sa prescription, sans qu'il s'agisse de tentative de suicide à proprement parler.

Même quand on veut échapper au langage, on est rattrapé par les mots qu'on prononce. De cela, Czermak dégage une conséquence et donne une explication. La conséquence réside dans l'importance de ce qu'il appelle « tact » dans la relation au patient. Le tact est, selon lui, « une question qui mériterait d'être revue⁹ ». Son champ s'étend dans plusieurs directions. Il est d'abord corrélatif de la prudence du praticien qui doit tenter de saisir assez vite ce qu'il peut dire et à qui. Mais cela va

6. « Je suis allé, souvent déjà, avec mon frère, avec d'autres médecins, visiter des malades qui ne consentaient ni à boire leur remède, ni à se laisser saigner ou cautériser par le médecin. Et là où ce médecin était impuissant à les convaincre, moi, je parvenais, sans autre art que la rhétorique, à les convaincre », Platon, *Gorgias*, 456 b, traduction du grec ancien par Monique Canto-Sperber, Flammarion, « GF », 2018, pp. 143-144.

7. Platon, *Phèdre*, 270 b, traduction du grec ancien par Luc Brisson, Flammarion, « GF », n° 1268, 2006, p. 167.

8. M. Czermak, *Traverser la folie*, op. cit., p. 71.

9. *Ibid.*, p. 184.

au-delà. La question qui traverse tout praticien dirigeant une cure est de celle de savoir comment un sujet peut parvenir à composer avec une douleur d'exister qui n'est pas nécessairement pathologique mais qui gît au cœur de l'existence humaine

Le tact humanise le tragique

ou de la folie de l'Histoire. Ce qu'on peut, sans *pathos* excessif, nommer « le tragique » peut

certes nous faire tomber malade mais l'acceptation de celui-ci peut aussi nous guérir¹⁰. Le tact humanise le tragique. Il rappelle qu'il n'existe pas de psychiatrie ni de psychanalyse qui ne « touche » le patient, serait-ce « mentalement¹¹ ». Le tact suppose qu'on ait conscience du contact, à l'encontre de ces médecins qui ne touchent même plus leur patient du regard, captivés qu'ils sont par l'écran de leur ordinateur¹².

Si le langage est central dans la relation au patient, c'est parce que l'outil commun de la psychiatrie et de la psychanalyse réside dans le transfert. Le transfert excède évidemment le cadre de la relation psychanalytique, car il est le moteur de toute relation humaine dans laquelle la parole crée de la confiance et du désir de parler. La psychanalyse l'a en quelque sorte isolé pour pouvoir susciter chez les patients les associations qui mettent sur la voie de leur souffrance et a mis au jour son efficacité dans toute relation, *a fortiori* médicale et psychiatrique. À partir de là, Czermak a montré la différence entre le transfert dans la névrose et dans la psychose. Dans la névrose, le transfert confère à la cure son caractère souvent tumultueux, d'amour et de haine, de confiance et de mécontentement. Le trajet d'une cure est l'histoire des difficultés à accéder aux éléments inconscients refoulés. Le transfert est ce qui, en principe, facilite cet accès mais aussi ce qui, en certains moments, le complique. La résistance à l'analyse est aussi résistance à l'analyste. Dans la psychose, il en va tout autrement : « Si, dans la névrose, le transfert est équivalent à la résistance du sujet, dans la psychose, le transfert est irrésistible¹³. » Le psychotique ne se défend pas devant le transfert. Quand il accorde sa confiance à son

10. « La question de la psychanalyse est de savoir quel genre de tact il faut mobiliser pour que le tragique qu'on rencontre dans l'expérience de la psychanalyse et qu'on ne peut pas traiter comme un chansonnier soit, sinon pacifié, du moins intégré », *ibid.*, p. 200.

11. « Après le séminaire sur le sinthome, j'ai entendu quelqu'un dire : "Je vais repérer le sinthome pour ne pas y toucher." Je me disais dans mon for intérieur : "Comment fait-il pour ne pas y toucher ?" En le repérant, il le touche au moins mentalement », *ibid.*, p. 185.

12. *Ibid.*, p. 24.

13. *Ibid.*, p. 45.

psychiatre ou à son analyste, il ne la reprend pas : « C'est de la colle¹⁴. » Loin de toute identification, on est là dans le domaine de l'unification, d'« une manière de faire un avec l'autre¹⁵ ». Au-delà de leur application thérapeutique, les différentes positions des sujets par rapport au transfert, et notamment le transfert « irrésistible » des psychotiques, nous enseignent aussi ce que le langage fait de nous.

Ce que les mots font de nous

Le langage, dans l'ordre humain, est bien plus qu'un instrument à notre disposition pour nouer des relations. Quand c'est le cas, il peut être parfois avantageusement remplacé par des signaux visuels ou des images. Certains avouent d'ailleurs préférer les images aux mots¹⁶. De fait, déclare Czermak, « le langage n'est pas quelque chose de merveilleux, ce n'est pas un don divin. Dans une certaine mesure, cela peut même apparaître comme une malédiction¹⁷ ». Nous en dépendons en effet pour le meilleur et pour le pire. Nous n'avons pas le choix de nous en passer ou non. Il est notre « vêtement¹⁸ ». Ce que le langage fait de nous est, comme dans l'ordre vestimentaire, indéfiniment varié¹⁹. Comme tout tissage, la structuration psychique est une opération et un processus : le langage n'est pas une « faculté » humaine. Comme toute opération processuelle, la structuration psychique a des ratés. Des mailles sautent dans les tissus et ceux-ci comportent un envers et un endroit. Si le langage nous « tricote », nous sommes en partie ce qui, de l'opération, nous échappe.

Lacan a renouvelé la lecture de l'invention freudienne en forgeant un concept, celui d'« objet a ». L'« objet a » est le résultat du changement de paradigme de la psychanalyse et du passage d'un inconscient conçu comme économie de forces psychiques à un inconscient structuré comme un langage. C'est un bien étrange objet qui n'est ni matériel ni spéculaire, et reste en principe manquant pour un sujet parlant.

14. *Ibid.*, p. 49.

15. *Ibid.*, p. 49. « Il ne faut pas mélanger le "un" comptable (1, 2, 3, 4, etc.) et le grand "Un" de l'unification », *ibid.*, p. 141.

16. Emanuelle Coccia, « Les images sont devenues nos mots », *Libération*, 15 octobre 2021.

17. M. Czermak, *Traverser la folie*, *op. cit.*, p. 76.

18. *Ibid.*, p. 197.

19. « Même dans la psychose, je suis frappé par la variété des cas », *ibid.*, p. 125.

Il est « inassignable à une place quelconque²⁰ » mais existe pourtant. D'un côté, il est l'objet le plus désiré, celui qui déclenche le désir, car il nous semble qu'il brille dans le secret que recèle l'être aimé. Il est comparable à ces petites statues du demi-dieu Silène auxquelles Alcibiade, dans *Le Banquet*, compare Socrate. Le terme employé par Platon, *agalma* (qui désigne en grec la parure et l'offrande²¹), sert à Lacan d'inspiration pour élaborer la notion d'« objet a²² ». Mais, d'un autre côté, cet objet est le déchet, le résidu abject, ce qu'on cherche à invisibiliser mais qui sature cependant le champ psychique. La clinique de l'amour nous montre comment les deux modalités peuvent coexister dans la relation à une même personne.

L'« objet a » est une spécificité des êtres parlants. Il est une condition pour habiter le langage en sujet, c'est-à-dire pour avoir une parole. En effet, comme dans tout système fondé sur la permutation, le langage doit être « troué » pour fonctionner. Ce « trésor » qu'est une langue, pour reprendre la métaphore de Saussure²³, ne peut fournir à un sujet les mots qui le représentent qu'à condition que quelque chose soit « tombé » dans le discours²⁴, car « sans un objet qui tombe, il n'y a pas d'intervalle et on ne peut pas parler²⁵ ». Le moindre lapsus nous fait comprendre que l'« objet a » est le résidu de l'opération langagière. Celui qui parle peut se croire maître de l'usage des signifiants quand, soudain, à son insu, un mot vient prendre la place d'un autre, révélant même à des oreilles non averties de psychanalyste, un désir qu'il aurait préféré demeurer scellé. Le trésor des signifiants nous réserve parfois cette surprise que notre désir, en nous barrant l'accès au mot intentionnellement visé, en fasse tomber un autre.

Ce que le langage fait de nous passe donc par une opération de soustraction et non d'addition. Dès avant la naissance, les mots introduisent le manque dans le circuit pulsionnel. Ce manque ne se confond pas avec la privation ou la frustration, qui sont impossibles à infliger dans les premiers temps de la vie, mais dans une inadéquation fondamentale dont, en tant qu'être de langage, le bébé fait l'expérience à partir du moment où il quitte l'enveloppe primordiale pour subir la

20. *Ibid.*, p. 40.

21. Platon, *Le Banquet*, 216 e.

22. J. Lacan, *Le transfert*. Séminaire 1960-1961, Seuil, 1991, pp. 163 sqq.

23. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* (1906-1911), Payot, 1972, p. 30.

24. M. Czermak, *Traverser la folie*, op. cit., p. 40.

25. *Ibid.*, p. 63.

de la dure loi d'avoir à faire comprendre ce dont il a besoin. L'expérience de l'inadéquation est en effet celle qui nous oblige à nous contenter de satisfactions substitutives. Les bras qui portent le nouveau-né sont emblématiques de cette première nécessaire acceptation de la substitution. L'empathie pour cette redoutable opération qui se présente au bébé comme un commandement non négociable expliquerait

« En l'absence de noms, il n'existe que du manque indéterminé »

la tolérance angoissée des parents aux pleurs de leur nourrisson : « On n'ose pas disputer les bébés. Quand le nourrisson réveille ses parents la nuit, ils ne lui disent pas : "Ferme ta gueule²⁶ !" » Même avoir faim ou soif s'apprend et passe par le consentement aux lois du langage. Faim et soif ne sont des manques déterminés que parce qu'ils sont nommés. En l'absence de noms, il n'existe que du manque indéterminé.

Mais cette acceptation est aléatoire. La différence entre la névrose et la psychose est que, dans la psychose, « l'objet a » n'est pas tombé. Le langage n'est pas troué et, pour cette raison, devient inhabitable, irrespirable. C'est pourquoi la psychose peut être loquace et produire cet effet étrange et angoissant d'un dire sans fin. Dans le « délire », l'« objet a » hante la parole et se met en quelque sorte à parler tout seul. Pour Czermak, on peut, pour cette raison, considérer que « l'hypocondrie est la forme minimale de la psychose²⁷ ». L'hypocondriaque ne cesse de se plaindre de cet objet qui « n'a apparemment aucune matérialité mais qui, néanmoins, tel un furet "est passé par ici, est passé par là", a bouché les oreilles, a obturé le zizi, etc.²⁸ ». Les autres formes de la psychose deviennent de même identifiables. Ainsi, le mélancolique s'identifie à l'« objet a » dans sa version de déchet. Le paranoïaque est persécuté par des voix hallucinatoires qui lui disent toujours, à quelques variantes près, qu'il n'est « qu'une ordure²⁹ ». Dans l'amour non plus, l'« objet a » n'est pas tombé pour le psychotique. C'est ce qui explique que, quand il a trouvé un objet d'amour, il ne puisse plus le lâcher et ne fasse qu'un avec lui³⁰.

26. *Ibid.*, p. 194.

27. *Ibid.*, p. 41.

28. *Ibid.*, p. 40.

29. *Ibid.*, p. 78.

30. « Quand une femme érotomane élit un homme, elle ne le lâche plus. Ils font "un". C'est "lui et moi", et "moi et lui, on fait un" », *ibid.*, p. 44.

Ce qu'à travers l'« objet a », la psychanalyse lacanienne apporte à la psychiatrie est donc l'inanité d'une physiologie qui ne tiendrait pas compte des effets de langage. Si le corps est si important dans la psychiatrie, c'est parce que son fonctionnement n'est pas mécanique mais dépend d'un discours. Il n'est dès lors pas étonnant qu'à

C'est le langage qui fait que nous « avons » un corps

la dégradation du discours correspond une dégradation du corps, si constatable dans les psychoses et pas seulement hypocondriaques. C'est le langage qui fait que nous « avons » un corps. Ce que l'on entend en effet par « corps » désigne une certaine spécification pulsionnelle telle qu'à chaque orifice du corps soit conféré un rôle spécifique. La psychose nous montre qu'il n'existe pas de coïncidence naturelle de l'organe et de la fonction, et que les orifices peuvent se déspecifier : « Si le sujet n'a pas été pris dans un discours, son organisme n'est pas organisé et ne marche pas en synchronie³¹. »

« Un mot peut tuer »

Si le langage nous construit, il peut donc également nous détruire, et pas seulement quand manque cet objet manquant qu'est l'« objet a ». Si le langage est à la fois notre abri et notre enveloppe, il n'empêche pas qu'on puisse être expulsé et dévêtu. *Traverser la folie* devait, presque jusqu'au dernier moment, s'intituler *Un mot peut tuer*³², car « on peut tuer quelqu'un avec un mot de travers³³ ».

Là encore, la psychose met au jour des phénomènes qui se présentent sous une forme bien moins nette chez les névrosés, en raison des défenses qu'ils mettent en place contre le langage. La névrose assure une forme d'immunité³⁴, tandis que le psychotique est à la merci des mots qu'on prononce autour de lui. Czermak prend l'exemple d'une femme catatonique hospitalisée en cardiologie pour un accident dont elle se remet aisément, mais qui meurt après avoir entendu le pronostic létal prononcé sur son voisin de chambrée. Le névrosé, même en partie immunisé, peut parfois aussi être tué, au

31. *Ibid.*, p. 65.

32. *Ibid.*, p. 68.

33. *Ibid.*, p. 69.

34. *Ibid.*, p. 113.

moins symboliquement, c'est-à-dire « scié ». Et « il faut aussi qu'existe ce mot qui nous a sciés³⁵ » pour ne pas trop céder aux leurres de la toute-puissance et de la croyance en une maîtrise de son discours.

L'apport de la psychanalyse à la psychiatrie se mesure en effet aussi à la capacité à éclairer les effets psychiques du passé récent et du présent. À l'encontre d'une tendance à souhaiter cantonner tout ce qui concerne le psychique au domaine privé, la puissance du langage pour tricoter et détricoter les humains nous oblige à mettre en continuité le psychique et le social. L'histoire encore récente du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale a montré jusqu'où pouvait aller l'entreprise de démolition des humains. Marcel Czermak a été

« Le comble de la perversion est la nécrophilie »

vivement intéressé par le livre de Johann Chapoutot, *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*³⁶, paru chez Gallimard en 2020, l'année de nos entretiens. Dans ce livre, l'historien retrace le parcours de certains fonctionnaires nazis non jugés et reconvertis dans les méthodes d'organisation des entreprises commerciales. La terminologie inventée constitue une des sources de l'idéologie contemporaine du *management*. Un même fil relie une logique génocidaire qu'on peut tenir pour une « volonté de se débarrasser de cet "objet a" » qu'incarnèrent les Juifs, les homosexuels et les Tziganes, et une logique entrepreneuriale qui met les employés en danger sans qu'ils puissent le savoir³⁷, qui transforme l'hôpital en entreprise³⁸, l'administration en bureaucratie³⁹, la médecine en protocoles⁴⁰, la science en méthodologie⁴¹ et tout ce qui fait une vie humaine en données quantifiables.

C'est encore « l'objet a » qui nous permet de comprendre ce qu'est la perversion. Le pervers travaille à extraire « l'objet a ». Pour un pervers, autrui est une mine dans laquelle il se plaît à prélever ce qu'il présente comme étant son dû. Pour y parvenir, il peut aller jusqu'à tuer et, cette fois, au sens littéral du terme. Le prélèvement s'achève en

35. *Ibid.*, p. 75.

36. Cf. *Études*, n° 4269, mars 2020, pp. 128-129, et l'entretien avec Johann Chapoutot « Du nazisme au "nouveau management" », *Études*, n° 4283, juin 2021, pp. 45-56.

37. M. Czermak, *Traverser la folie*, *op. cit.*, p. 188.

38. *Ibid.*, p. 173.

39. *Ibid.*, p. 214.

40. *Ibid.*, p. 115.

41. *Ibid.*, pp. 158-159.

effet avec la mort du prélevé. La jouissance de la perversion est jouissance de l'inanimé. Le comble de la perversion est la nécrophilie : « Le cadavre peut être une variante de l'«objet a»⁴². » L'opération d'extraction réussit d'autant mieux qu'elle se réalise à l'insu de celui qu'on

« Une novlangue
accompagne toujours
l'émergence d'un totalitarisme »

exploite. Voilà pourquoi le pervers est souvent manipulateur. Karl Marx a mis au jour la grande manipulation qui se trouve à l'origine du capitalisme. Celui-ci repose sur une technique de prélèvement, celle qui consiste à extraire du processus même de travail le surtravail dont le résultat est la plus-value. Le capitaliste est celui qui a trouvé le moyen de faire travailler pour lui des personnes qui croient travailler pour elles-mêmes. Comme toute manipulation perverse, cette logique est absurde si on a un tant soit peu conscience de notre finitude, rappelle Czermak⁴³. Comme souvent et de manière plus large qu'en psychiatrie, la psychanalyse nous enseigne la nécessité, pour rendre compte des phénomènes, d'inverser la cause et la conséquence⁴⁴. Ainsi, il faudrait dire que la perversion n'est pas la conséquence d'une pseudo-nécessité de prélever l'«objet a» mais sa cause.

Sur le plan clinique, un des effets de la perversion est la position psychotique. Devant la perversion, on est gagné par le sentiment de devenir fou. S'il y a des perversions dans le social, on doit donc aussi pouvoir identifier une « psychose sociale ». Par exemple, le vocabulaire du fonctionnement et du dysfonctionnement, en prenant la place d'une terminologie de l'erreur ou du faux pas, a pour effet d'éjecter le sujet de lui-même. Il n'est pas étonnant que, dans le discours contemporain, le sujet ne se dise plus « Je... » mais « Mon cerveau... ». Czermak pointe que « désormais, quand quelqu'un fait un lapsus, on lui dit : "Tu dysfonctionnes." Un lapsus n'est pas un lapsus mais un dysfonctionnement⁴⁵ ». Mais, si un lapsus révèle seulement « une mécanique qui n'a pas marché comme elle aurait dû », alors c'est l'imputa-

42. *Ibid.*, p. 178.

43. « Les cimetières sont pleins de corbillards qui sont accompagnés de coffres-forts qui n'ont servi à rien. Cette accumulation du capital ne sert à rien. C'est peut-être une façon détournée de prélever sur l'autre ce qui, aux yeux du préleveur, ferait valeur. L'équivalence freudienne "fèces, pénis, argent" correspond au prélèvement corporel sur l'autre, et cela entraîne cette sauvagerie du capitalisme », *ibid.*, p. 121.

44. « Si, au lieu de considérer que c'est la conséquence, on considère que c'est la cause qui s'est libérée, cela change tout », *ibid.*, p. 73.

45. *Ibid.*, p. 151.

tion même d'un dire à un sujet qui est compromise. Et, quand c'est le cas, on ne comprend plus rien à rien et le langage ne signifie plus rien.

Non seulement les praticiens ne peuvent plus rien entendre de ce que disent leurs patients, dont les symptômes sont tous ramenés à des « troubles », mais il en résulte une véritable « *novlangue* ». « On est en plein dans un univers à la Orwell⁴⁶. » Or, une *novlangue* accompagne toujours l'émergence d'un totalitarisme. Comme dans 1984 de George Orwell (1949), nos sociétés sont fondées sur la surveillance. La psychanalyse nous apprend à en repérer l'effet sur les sujets. Pour Czermak, il en résulte un nouveau surmoi spéculaire, qui renvoie à la dimension la plus cruelle et la plus archaïque du surmoi, celle qui, comme dans le délire psychotique, nous assigne à une place de déchet. Il n'est pas étonnant que les *imagos*, ces images démultipliées des « moi » que nous sommes, nous envahissent au point de concentrer sur elles presque toute l'activité communicationnelle. Instagram et SnapChat relèvent de la même logique que le crédit social chinois : « Le bon citoyen sera quelqu'un qui ne se fait pas remarquer, qui fera exactement comme tout le monde⁴⁷. »

Le nouveau totalitarisme que nous permet de décrire une clinique lacanienne est un monde psychotique, car c'est un monde dans lequel l'« objet a » n'est pas tombé, dans lequel les humains sont intégralement explicables, prévisibles et labellisés conformes. C'est un monde sans faille, sans erreur, sans contingence, ce qui est une définition de la paranoïa⁴⁸. Pour ceux qui résisteraient, des moyens adéquats sont mis en œuvre. Sur ce point encore, le présent sait bien s'inscrire dans la filiation du nazisme. Il est facile de détricoter ce qu'on se donne tant de mal à tricoter : « Les stratégies de déshumanisation sont connues des interrogateurs professionnels. Ils savent comment défaire quelqu'un. Ils défont en disant : "Tu n'es qu'une merde, on va te crever les yeux, on t'arrachera les ongles, on liquidera tes enfants." [...] Ils défont ce qui a été si difficile à faire. Ils détricotent⁴⁹. »

* * *

46. *Ibidem*.

47. *Ibid.*, p. 150.

48. « On pourrait donner comme définition de la paranoïa : un monde sans contingence. Vous ne pouvez pas rater », *ibid.*, p. 102.

49. *Ibid.*, p. 200.

En nous enseignant comment les mots nous font vivre mais aussi mourir, la psychanalyse doit être aussi, selon Marcel Czermak, une leçon de courage. Le courage se comprend aussi à partir de l'« objet a » car il « implique la dimension de la perte⁵⁰ ». Un psychanalyste doit faire preuve de courage⁵¹. Ce qu'il peut apporter non seulement à la psychiatrie mais aussi à ses patients et à la société dans son ensemble ne réside pas dans les simples bienfaits de l'échange de paroles, mais dans sa capacité à résister à ce qui dégrade la vie humaine et, avec celle-ci, le langage qui la fait exister.

Hélène L'HEUILLET



Retrouvez le dossier « Essais de psychanalyse »
sur www.revue-etudes.com

50. *Ibid.*, p. 77.

51. *Ibid.*, p. 68.